

Albert Cellier

Avant-guerre, quand les normaliens de Montbrison voyageaient

(1932-1939)

Présentation : Claude Latta

Village de Forez

2003

Présentation

Les normaliens montbrisonnais en Autriche ou le bon usage des voyages

Renforcer la cohésion du groupe

Chaque année, les élèves-maîtres de la promotion sortante de l'école normale de garçons de Montbrison organisaient un voyage de fin d'études. Comme on le sait, les voyages forment la jeunesse. Ils ont aussi une autre fonction : ils renforcent, si besoin était, la cohésion de la promotion avant que ses membres ne soient dispersés dans les postes qui les attendent aux quatre coins du département. Ils se reverront d'ailleurs régulièrement tout au long de leur vie dans des réunions de "promo" évoquant les années de la "norme" et mesurant le passage du temps.

Le voyage a aussi une fonction de rite de passage : à la rentrée suivante, les élèves-maîtres vont quitter leur statut d'élèves de l'école normale pour devenir des *maîtres* de l'école primaire. Albert Cellier, ancien normalien, nous raconte dans sa présentation vivante et détaillée comment le voyage était préparé tout au long de la dernière année.

L'aide du SNI

Cette référence au groupe est renforcée par les remerciements que les normaliens adressent au SNI (Syndicat national des instituteurs) pour l'aide apportée au financement, à l'organisation et à l'encadrement du voyage. Le SNI, véritable institution, était alors pratiquement le seul syndicat des instituteurs et on y adhéra presque automatiquement en sortant de l'école normale.

Le syndicalisme des fonctionnaires s'était développé, avant la guerre de 1914, d'abord chez les instituteurs et chez les postiers ; cela n'avait pas été sans difficulté, car, avant 1914, les gouvernements considéraient que les fonctionnaires, qui avaient choisi de servir l'Etat, n'avaient ni le droit de se syndiquer ni celui de faire grève : après tout personne n'était obligé de devenir fonctionnaire... Les militants du SNI avaient investi une partie importante de l'espace public enseignant puisqu'ils avaient aussi créé la MAAIF¹ (Mutuelle assurance accidents des instituteurs de France) et la CAMIF (Coopérative d'achats de la Mutuelle des instituteurs de France).

Le groupe de normaliens qui part en Autriche est d'ailleurs accompagné par l'un des délégués nationaux du SNI, Léon Dautrement, cité dans l'article, et par quelques normaliens de la Corrèze qui ont complété l'effectif du groupe de voyageurs. Léon Dautrement n'est pas un inconnu : il fut une figure du syndicalisme enseignant en Corrèze : instituteur puis professeur, syndicaliste et militant des organisations laïques, officier de réserve et résistant de premier plan, président de la

¹ La MAAIF est devenue ensuite la MAIF (Mutuelle assurance des instituteurs de France). Elle est ouverte à tous les enseignants mais la référence aux instituteurs reste dans le nom, rappelant ainsi par qui elle a été fondée.

cour de justice en 1944, historien. Il a présidé la Société historique et archéologique de la Corrèze dont le siège est à Brive ; ses chroniques d'histoire locale, parues dans la presse locale, étaient lues par un public fidèle et ont été rassemblées dans un ouvrage posthume, *La Corrèze en zig-zag* - il la parcourait en vélo - qui a connu le succès et a été réédité.

Un article de revue

Ces voyages des normaliens ont fait l'objet de comptes rendus parus soit dans les bulletins d'anciens élèves, soit dans des revues. R. Gardès et J. Prébet ont rédigé ici un long et bel article, bien documenté, sur le voyage en Autriche de la promotion 1929-1932, paru dans *La Région Illustrée*. Le statut d'article de revue, signé par deux normaliens qui ont une bonne plume, imprimé et diffusé dans le public, lui donne évidemment une importance particulière.

"Trente heures de train"

Le séjour en Suisse et en Autriche des normaliens de Montbrison était aussi un événement parce que l'on voyage alors beaucoup moins qu'aujourd'hui. Les auteurs de l'article écrivent d'ailleurs : beaucoup d'entre nous ne referont sans doute jamais "un tel voyage", marqué par la perspective des "trente heures de train" nécessaires pour aller jusqu'à Vienne. Le trajet les conduit de Saint-Etienne à Vienne par Genève, Fribourg, Berne, Zurich et Innsbruck. Il permet de goûter la poésie presque exotique des grands trains européens et de leurs voyages de nuit. Les normaliens prennent le train rapide Paris-Vienne-Bucarest et son "confortable wagon de la Compagnie de l'Est". C'est l'époque où les grands trains qui traversent l'Europe deviennent presque mythiques. Paul Morand parcourt l'Europe en train et fait le portrait des grandes villes visitées (*Bucarest*, 1935). Blaise Cendrars avait goûté aux joies du transsibérien et exalté la découverte de "l'Europe tout entière aperçue au coupe-vent d'un express à toute vapeur"².

"Étonnés de tout"

Avant de prendre le train de nuit pour Vienne, les deux auteurs écrivent : "Nous avons hâte de nous réveiller dans un pays où nous pensons être étonnés de tout". Le voyage des normaliens en Suisse et en Autriche a d'abord été la découverte émerveillée de la montagne, "la majestueuse beauté des Alpes suisses", les lacs autrichiens. Les Foréziens ne connaissent souvent que les horizons de leur plaine bordée de vieilles montagnes hercyniennes aux formes arrondies par l'érosion. Ils découvrent des paysages nouveaux : le lac de Zurich entouré de lumières, le Danube qui les accompagne jusqu'à Vienne et surtout les Alpes : "A pic au-dessus de la vallée nous apercevons des massifs neigeux à des hauteurs impressionnantes, un relief tourmenté, des torrents à sec [...]".

Vienne aussi les surprend : ses avenues immenses, ses cafés et ses théâtres, ses palais, bref tout le décor de la Vienne impériale, ancienne capitale d'un empire disloqué, et, à proximité le château de Schoenbrunn, Versailles viennois, qui garde à

² Blaise Cendrars, "Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France", dans *Du monde entier. Poésies complètes 1912-1924*, Paris, Gallimard, coll. *Poésie*, 1993, p. 31.

la fois le souvenir de l'Empire d'Autriche et celui de Napoléon 1^{er} et de son fils, roi de Rome devenu duc de Reichstadt à la cour de son grand-père l'empereur d'Autriche. Mais il y a aussi les nouveaux quartiers de Vienne - qui est une ville très étendue - et l'effort de la municipalité sociale-démocrate pour construire des ensembles de logements munis d'équipements scolaires et sportifs dont la munificence est inconnue en France. Les normaliens sont logés pendant leur séjour dans une auberge de jeunesse - elles n'apparaissent en France qu'en 1936.

Nos voyageurs s'étonnent aussi de la « propreté germanique » qui, écrivent-ils, "nous laisse fortement rêveurs" et comparent les cités ouvrières fleuries de Vienne avec le quartier de Solauze et la "ville noire" de Saint-Etienne. Ils s'étonnent aussi de la cuisine "qui assemble des ingrédients d'une diversité imprévue" - difficile d'acclimater un Français à une cuisine étrangère ! - , des costumes traditionnels, encore souvent portés par "les Tyroliens en culotte de cuir et chapeau à plumes"...

Au-delà des paysages de cartes postales dont la description n'évite pas les clichés, les normaliens sont réellement allés à la découverte d'une ville et d'un pays et en se documentant avec précision.

Vienne ou l'Autriche sociale-démocrate

L'un des aspects particulièrement intéressants de ce texte est la description de la politique sociale-démocrate mise en place par la municipalité de Vienne. Le contexte politique et économique était difficile et doit être rappelé. Le compte rendu des auteurs de notre texte ne l'évoque pas : d'ailleurs, ce n'était pas son sujet.

- La petite Autriche, née du traité de Saint-Germain-en-Laye (septembre 1919), était constituée des seules provinces de langue allemande de l'ancien Empire d'Autriche-Hongrie dont la défaite avait provoqué l'éclatement : la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Pologne, la Yougoslavie étaient nées sur les ruines de l'empire des Habsbourg. Vienne, ancienne capitale de l'empire, n'était plus que la capitale hypertrophiée de la république autrichienne, tête trop grosse d'un corps disloqué, abritant un tiers des habitants du pays.
- La république autrichienne avait été proclamée et installée par les socialistes, les sociaux-démocrates de Karl Renner et Otto Bauer. Mais dès juillet 1920, Karl Renner dut laisser le pouvoir à une coalition de droite, dirigée par les chrétiens-sociaux (les "Noirs") qui se maintinrent au pouvoir jusqu'à l'Anschluss de 1938. Dans la nouvelle république fédérale, formée d'états autonomes (les *länder*), la droite était au pouvoir dans les différents *länder* sauf à Vienne qui formait un *land* à elle seule et était administrée par les sociaux-démocrates (les "Rouges"). Cette autonomie permit de mettre en pratique dans la capitale leurs théories sur l'*Etat social*.
- En 1927, des émeutes coupèrent le pays en deux : en janvier 1927, une échauffourée eut lieu dans un village du Burgenland³ entre la milice de la Ligue de défense républicaine (sociale démocrate) et le Heimwehr du Front patriotique (ligue formée d'anciens combattants et de membres des sociétés de gymnastique, surtout

³ Burgenland, l'un des *länder* de l'Autriche.

développée dans les provinces alpestres, traditionnellement conservatrices). Il y eut deux morts chez les socialistes. Après l'acquittement des responsables qui avaient été traduits en justice, les sociaux-démocrates organisèrent le 15 juillet 1927 une journée de protestation qui dégénéra en émeute. La police tira sur la foule pour rétablir l'ordre. Il y eut 2 000 morts. L'Autriche était désormais coupée en deux.

- Le pays était également frappé de plein fouet par la crise économique de 1929. La faillite de deux grandes banques autrichiennes entraîna de grandes difficultés pour les entreprises et le développement du chômage. La crise d'identité de l'Autriche et les difficultés sociales expliquent la naissance et le développement d'un parti nazi autrichien.

Les normaliens de Montbrison, très bien accueillis par les autorités et par la population, évoquent la Vienne sociale-démocrate, dirigée par son maire Karl Seitz qui fit de sa ville le laboratoire de *l'Etat social* dont nous avons parlé. Ils ouvrent grands leurs yeux. Ils admirent, en particulier, les "grandes cités des faubourgs" de Vienne et leurs immenses bâtiments, tel le *Karl Marx Hof*, réalisation emblématique, "d'un style moderne d'une grande inspiration et, chose nouvelle, des murs colorés, harmonie des tons qui souligne l'harmonie des lignes, teintes brique ou vert foncé du plus bel effet". "Des primes sont attribuées aux locataires qui décorent de fleurs leurs fenêtres". Les rédacteurs de l'article ajoutent un peu naïvement : "Au total le meilleur éloge que l'on puisse faire de l'œuvre de Vienne dans ce domaine, c'est que constamment ses ennemis l'accusent d'avoir donné au prolétariat le luxe et le besoin du luxe ! C'est pourquoi on ne rencontre pas d'ouvriers dans les cafés, le soir. Ils préfèrent regagner leurs palais ou profiter d'une des 55 piscines viennoises ou de l'immense plage aménagée sur le Danube".

Le système scolaire

Les normaliens étaient aussi en voyage d'études. Ils s'intéressent évidemment au système scolaire. Ils visitent avec intérêt et curiosité une école Montessori, la première qui fut fondée en Autriche par Maria Montessori. Cette femme médecin et pédagogue italienne, née en 1870, avait créé en 1906, à Rome, la première école dans laquelle elle appliquait ses méthodes : l'enfant laissé libre de son travail, est confronté à une éducation des cinq sens qui doit progressivement l'amener à apprendre sans contrainte scolaire. L'institutrice ne doit jamais élever la voix. Des "leçons de silence" apprennent à l'enfant à se maîtriser. Nos normaliens commentent : "des méthodes d'enseignement par l'action et l'éducation des sens sont rigoureusement appliquées" et "les institutrices toutes très jeunes" dirigent seulement "les enfants nouvellement arrivés". Ils visitent aussi les autres écoles, les crèches et les orphelinats - qui sont dirigés "sans cette dureté et cette rigueur" qui sont celles des établissements français. Mais ce qui, dans le fonctionnement de l'école, frappe le plus les futurs maîtres, c'est la collaboration des instituteurs et des parents et l'intérêt que ceux-ci manifestent. On mesure évidemment la différence avec la France de cette époque.

Le "bras tendu" et le "poing fermé"

Après Vienne, les normaliens ont visité Innsbruck, capitale du Tyrol, proche de la frontière allemande. L'article est ici particulièrement intéressant au point de vue

politique. Les jeunes Français sont "saisis" par le nombre de jeunes gens qui portent la chemise brune et la croix gammée et qui tiennent en partie la rue. La propagande nazie se déploie et trouve d'autant plus d'écho que le Tyrol avait été dès les débuts de la République autrichienne favorable à un rattachement à l'Allemagne (l'Anschluss). Le nazisme bénéficia aussi de la crise économique, du chômage et de l'effacement des "nationaux allemands", parti de la droite traditionnelle, favorable à la fusion avec l'Allemagne.

Un véritable climat de guerre civile règne dans la ville et dans le Tyrol. Jeunes nazis et jeunes sociaux-démocrates se toisent et se heurtent dans la rue, font le salut nazi ("le bras tendu et la main ouverte") ou socialiste ("le poing fermé", qui va devenir en France le salut du Front populaire).

On a donc là un véritable reportage. Le temps des affrontements et des drames - que les auteurs du texte sentent venir - n'est d'ailleurs pas très éloigné. Le chancelier social-chrétien Dollfuss arrive au pouvoir en 1932 et veut imposer un régime autoritaire, s'inspirant à la fois du fascisme italien et de la "doctrine sociale de l'Eglise" (les encycliques de Léon XIII). La guerre civile éclate à Vienne et à Linz en février 1934 et les sociaux-démocrates sont écrasés, exilés et condamnés : le chancelier se prive ainsi de la seule force qui aurait pu résister aux nazis. En juillet 1934, Dollfuss est assassiné par un commando nazi et en 1938 son successeur doit capituler face à Hitler et accepter l'Anschluss... Les normaliens montbrisonnais ont été ainsi aux premières loges de l'ouverture du drame.

La quête de la mémoire

Avec ce texte ressurgit toute une époque, celle de la Vienne de l'entre-deux-guerres, héritière du bouillonnement intellectuel et artistique qui avait précédé 1914 : la ville qui fut celle des musiciens Arnold Schoenberg et Alban Berg, du peintre Oscar Kokoschka, des écrivains Joseph Roth et Robert Musil, de Freud, le père de la psychanalyse. En brisant la démocratie, l'irruption de la barbarie brune cassa toute une civilisation pleine d'éclat et de finesse. Cette civilisation expérimentait aussi les formes que pouvait prendre le progrès social : ce sont ses réalisations - dans les domaines de l'urbanisme et de l'école - qui ont alors le plus frappé les normaliens venus de Montbrison.

Outre la préparation du voyage et la vie à l'école normale, Albert Cellier évoque ainsi pour nous "Vienne la Rouge" dans ses commentaires consacrés au voyage en Autriche qui recoupent en partie les nôtres. Il raconte aussi les autres voyages des promotions suivantes de normaliens : deux voyages en Algérie, un en Italie. Il faut lui savoir gré qu'après avoir étudié en historien les instituteurs de la Loire victimes du STO, il continue ainsi sa quête patiente de la mémoire des normaliens, en enregistrant les souvenirs des survivants, en interrogeant les archives et en ressuscitant un texte comme celui que nous publions ici.

Claude Latta

Quand les normaliens de Montbrison voyageaient

Après la Première Guerre mondiale, l'aspiration des élèves-maîtres (tant dans les écoles normales de jeunes gens que dans celles de jeunes filles) à connaître la France et même à franchir ses frontières est forte.

Dans chaque école normale, on rêve au voyage de fin d'études, point final à trois années studieuses en internat. On en débattrait pendant des mois : décider du but, de l'itinéraire, avec les conseils bienveillants du directeur – qui participera souvent – et surtout comment réaliser le financement de tout – si possible – ou partie d'un voyage onéreux. Les élèves-maîtres sont en très grande majorité d'origine modeste, et la crise forte dans les années 30.

Dès l'entrée en deuxième année, chaque élève-maître paiera une cotisation mensuelle, difficilement pour certains. On constituera donc une coopérative de promo qui, avec la participation active de chacun, devrait permettre bonnes espèces et éviter le financement personnel.

Nous faisant pénétrer à *l'Ecole normale de Montbrison à la fin de la III^e République*, Barthélemy TARY (promotion 37-40) a évoqué brièvement, dans *Village de Forez* (n° 29 – janvier 1987), la préparation de ce voyage de fin d'études qui, en juillet 1940, n'eut bien entendu pas lieu.

Durant la dernière année de "séminarisation forcée", les Troisièmes -élèves de troisième année - s'activent dans la bonne humeur. A leurs condisciples, ils vendent croissants, conserves et hygiénique limonade...

Mais deux grandes affaires mobilisent esprits et énergies :

Les bals : en fin d'hiver, ils seront donnés à Saint-Etienne, à Firminy (de nombreux élèves-maîtres en sont originaires), à Saint-Chamond, voire à Panissières. Mais l'événement, c'est le bal à « la Norm' », lieu le plus approprié, a décidé l'administration, à une manifestation de bonne tenue (le bal annuel avait eu lieu parfois à la chapelle des Pénitents, au Royal-Cinéma...). Avant ce samedi soir, où chacun sera tiré à quatre épingles (cravate obligatoire !), on astique et on décore la grande salle d'étude, on cire le parquet et on notifie aux Os (élèves de première année) les humbles tâches qui leur incomberont, service et lavage de la vaisselle...

Le Tout-Montbrison de l'enseignement public sera là, et bien des pédagoges, revivant leurs jeunes années, et peut-être espérant bonne fortune ? A ce bal « intra-muros » assisteront exceptionnellement les élèves-maîtresses de l'école normale de Saint-Etienne, étroitement surveillées (?) par leur directrice. L'orchestre normalien est remarquable : pianistes, violonistes, violoncelliste, saxophoniste, flûtistes...

Fort agréable soirée... et bénéfiques conséquents.

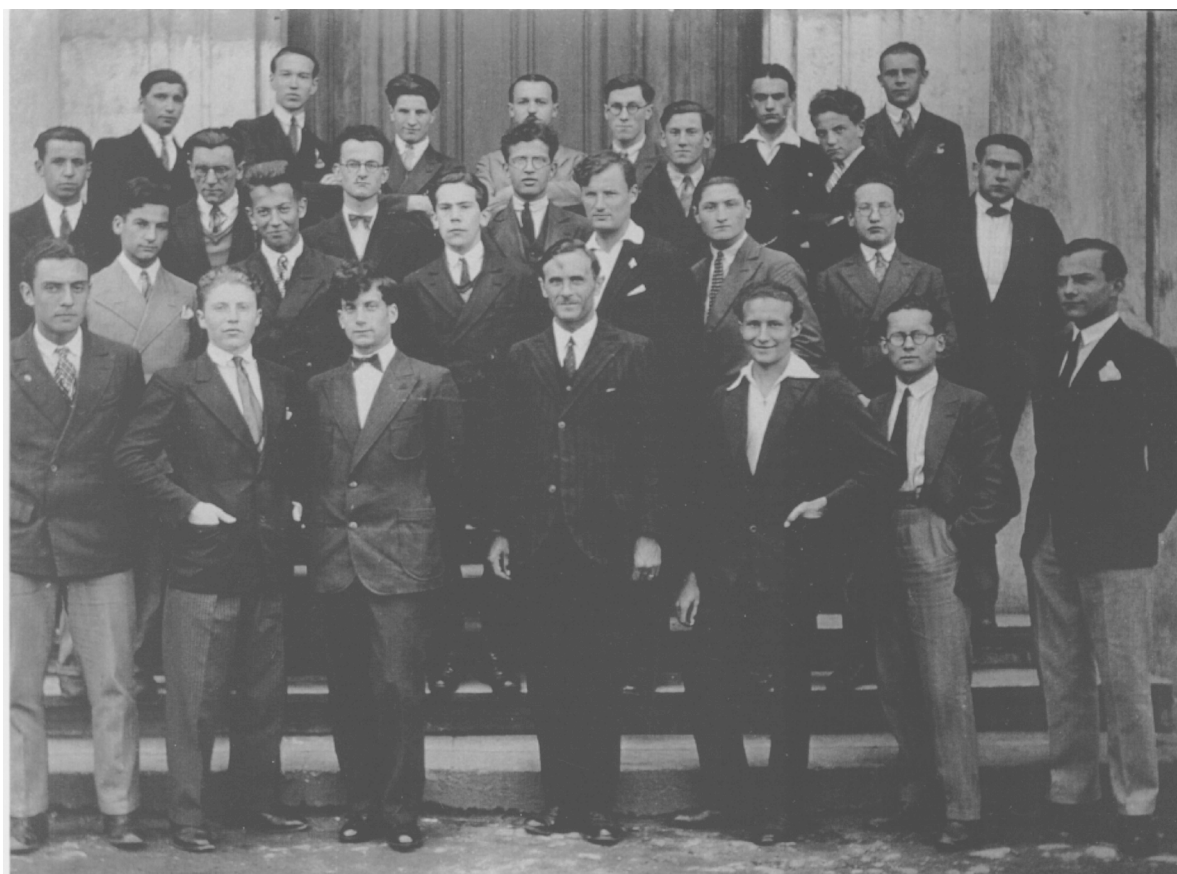
De l'automne au printemps, avec les conseils du directeur et du professeur de français, on monte une pièce de théâtre, non sans ambition : *La Tempête*, *Le Malade imaginaire*, *Knock* (à deux reprises), *Le Barbier de Séville*, seront données, dans les années 30, à Saint-Etienne, Firminy, Roanne et bien sûr, à Montbrison. Le *Montbrisonnais*, hebdomadaire local, annonce, le 20 février 1932 "La fête des normaliens" invitant ses lecteurs à "encourager les efforts de la coopérative normalienne et du groupe artistique de l'école en assistant à la représentation artistique du 21 février, au théâtre municipal, où sera joué *Knock* de Jules Romains

et les conviant également au bal normalien du samedi 27 février, au Royal-Cinéma". Des talents d'acteurs se révèlent ; l'excellent orchestre normalien assure la première partie du spectacle. A chaque représentation, enseignants, amis de l'école publique, familles des normaliens, d'autres aussi apportent généreuses contributions.

Il ne restera plus, assez fiévreusement, qu'à faire le bilan. Mais très souvent, les normaliens devront apporter un complément financier à la caisse commune, et plusieurs voyages (Pologne 1935 – Algérie 1936 – Italie 1938) ne verront pas toute la promotion au départ du voyage.

Voyages fortement enrichissants, toujours à but culturel, parfois pédagogique (1932), évidemment récréatif aussi, camaraderie et bonne humeur étant de mise.

Des comptes rendus rédigés au retour, enrichis de nombreux clichés, conservés précieusement - en 2003 encore -, certains furent publiés. Un des plus remarquables fut le récit du voyage en Suisse et Autriche, en août 1932, de la promotion sortante 29-32, qui suit.



**Promotion 1929-1932 de l'école normale de Montbrison
quelques jours avant le voyage en Autriche (1932)**

Au 1^{er} rang, tout à gauche, M. Pierre Lemoine (+ en 2002) qui fut longtemps directeur de l'école annexe ; il avait épousé Mlle Denis, directrice de l'école maternelle.

En Autriche avec la promotion sortante de l'Ecole normale (1932)

C'est une caravane de vingt-huit camarades que l'express emmène de Saint-Etienne, le matin du 23 août. A la promotion sortante de Montbrison se sont joints quelques collègues de la Corrèze avec qui connaissance est solidement liée avant Genève. La perspective de trente heures consécutives à passer en chemin de fer ne nous effraye pas le moins du monde. Nous avons hâte de voir venir la nuit, dans un pays qui ressemble assez au nôtre et hâte de nous réveiller dans un autre pays où nous pensons être étonnés de tout. L'itinéraire adopté est le suivant : Saint-Etienne, Genève, Fribourg, Berne, Zurich, Buchs, Innsbruck, Salzbourg, Linz, Wien.

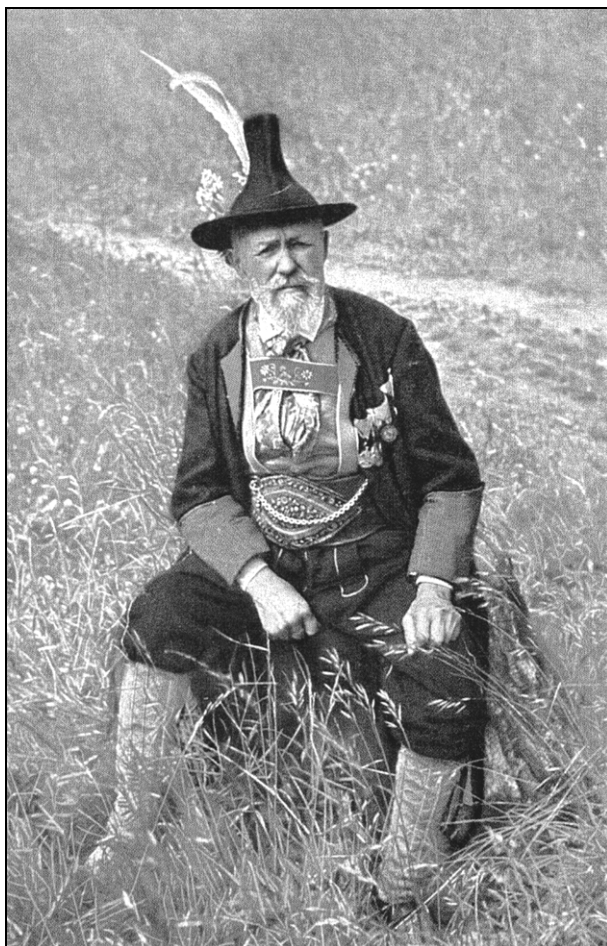
Après un rapide coup d'œil à Genève, nous roulons sur Zurich, et c'est la monotone traversée du Jura suisse qui, avec ses prairies trop vertes, ses maisons trop régulièrement identiques, semble plutôt un décor conventionnel et banal qu'un paysage réel. La nuit tombe alors que nous dépassons Olten, puis, subitement, à 11 heures du soir, les lumières de Zurich apparaissent. Nous avons seulement le temps de nous installer dans le rapide Paris-Vienne-Bucarest, où nous accueille un confortable wagon de la Compagnie de l'Est, avant de voir les multiples lumières qui entourent le lac de Zurich ; puis c'est la montagne et toutes les formes terrifiantes qu'elle peut prendre la nuit...

Vers 2 heures du matin nous atteignons Buchs, gare-frontière autrichienne, après avoir traversé le Rhin. Visite rapide, passeports..., des douaniers extraordinairement souriants et aimables, puis c'est la montée interminable vers le tunnel de l'Arlberg, qui, malgré ses douze kilomètres de longueur, passera inaperçu, grâce évidemment à la locomotive électrique, silencieuse et propre, qui nous emmène à toute allure...

Nous arrivons au petit jour sur les bords d'un lac, un petit lac aux eaux verdâtres : le Zill-See, puis c'est la descente sur Salzbourg, puis sur Linz, où nous faisons connaissance avec le Danube que nous ne quitterons pas jusqu'à Wien. Tout le long du parcours, des Tyroliens en culotte de cuir et chapeau à plume, donnent une couleur saisissante aux gares traversées et aux paysages entrevus. Nous remarquons aussi les curieuses bottes de foin attachées au sommet d'un bâton et alignées bien droit sur le bord des prés, sans parler de la forme originale et tourmentée des toits des maisons. Nous commençons également à voir les clochers très fins avec le type oriental : la croix reposant sur une boule dorée tout à fait dans le style église russe de Genève. Ce simple détail montre l'influence qu'a eu (nous le vérifierons d'ailleurs plus amplement par la suite) la civilisation slave sur l'Autriche.

Une chose nous frappe également : la rareté des trains sur notre ligne, qui est pourtant la principale ligne autrichienne, et la rareté des automobiles sur les routes que nous longeons. C'est à peine si, dans tout un matin, nous croisons deux trains et si nous voyons dix automobiles ! Les gares sont presque désertes ; on a l'impression de traverser une contrée à demi évacuée. Il nous faut arriver près de Vienne pour trouver une animation réconfortante et un bruit qui nous manquaient, ainsi que pour étudier quelques types d'habitats. En face de nous s'assied, à Linz, un important vieillard, en costume de la Haute

Autriche, qui, avec une moue arrogante et un air supérieurement antipathique, ne nous enchante pas ; on sent le type parfait du hobereau riche et gras ; il lui succède un petit homme qui connaît quelques mots de français et qui, avec un large sourire, nous donne tous les renseignements possibles sur Vienne, rit avec nous et nous salue d'un joyeux : *Freundschaft !*⁴ à sa descente du train. Deux types différents, dont l'un est vieux montagnard riche et l'autre un quelconque employé viennois, aussi loin l'un de l'autre, comme tempérament, que peuvent l'être un Marseillais et un paysan normand, par exemple.



Costume traditionnel

(l'important vieillard avec son air supérieur)

Enfin, vers 4 heures du soir, nous entrons à *Wien West-Bahnhof* (Gare de l'Ouest). A peine avons-nous mis le pied sur le quai qu'un grand vieillard s'élançe vers nous en criant : "Soyez les bienvenus !" A peine rétablis de la surprise que nous cause un accueil aussi chaleureux, nous nous embarquons dans un autobus qui nous emmène vers l'auberge où nous devons loger. En cours de route, nous apprenons que le vieillard si sympathique est M. Zobetz, un directeur d'une grande école primaire à Vienne, qui n'a pas hésité à quitter Salzbourg (à 300 kilomètres de Vienne), où il se trouvait en vacances avec sa famille, pour

⁴ *Freundschaft* : amitié.

venir nous guider bénévolement à travers Vienne, simple geste d'un dévouement qui nous fait réfléchir. Rapidement, il nous met à l'aise en nous traitant en amis, et nous entraînant avec une gaieté débordante.

*

* *

Durant les huit jours de notre séjour à Vienne, nous logerons à l'Auberge de la Jeunesse. Les Auberges de la Jeunesse sont inconnues en France : elles existent nombreuses en Allemagne, en Autriche, en Suisse et dans les pays scandinaves. On n'y admet n'importe qui, sur présentation d'une carte d'identité ou d'un passeport, pour une somme minime. L'auberge de Vienne est remarquablement organisée dans une ancienne école primaire ; c'est un superbe bâtiment de trois étages, avec des dortoirs spacieux et blancs, une salle à manger luxueuse et un personnel fort avenant. Et là nous prenons contact avec la fameuse propreté germanique, qui nous laisse fortement rêveurs, nous, habitants de Saint-Etienne, surtout. Nous verrons défiler des quantités de jeunes étudiants : une troupe de sourds-muets, des Hongrois et Hongroises, et beaucoup de jeunes Allemandes qui, chaque jour, partent en excursion avec des sacs énormes attachés aux épaules.

Nous passerons dans cette auberge huit jours extraordinairement heureux, tout étant mis en oeuvre pour nous faire plaisir, si ce n'est la bizarrerie de la cuisine viennoise, d'ailleurs fort réputée, mais qui assemble des ingrédients d'une diversité imprévue et fâcheuse pour des palais de Français. Bref, le soir même de notre arrivée, nous partons prendre un premier contact avec les larges avenues viennoises.

Comme l'auberge se trouve tout près du *Donau-Kanal* (le canal du Danube qui est un bras aménagé du fleuve et qui traverse l'ancienne ville), nous sommes tout de suite en plein centre. Aussi, dès le premier jour, pouvons-nous admirer beaucoup des plus beaux monuments, des églises – dont la cathédrale Saint-Etienne – et des plus riches bâtiments de l'ancienne Vienne. Au cours de la promenade, notre cher guide, que nous avons questionné, cible de railleries fort vives Hitler et sa bande, ce qui rassemble autour de nous pas mal de gens qui, comme lui, rient des prétentions de ce ridicule chef de parti. Cela nous surprend évidemment, mais nous apprenons qu'à Vienne, Hitler est sans action, que l'uniforme nazi est interdit, et que c'est à peine si le grand chef peut récolter le dixième des voix des électeurs viennois pour son parti.

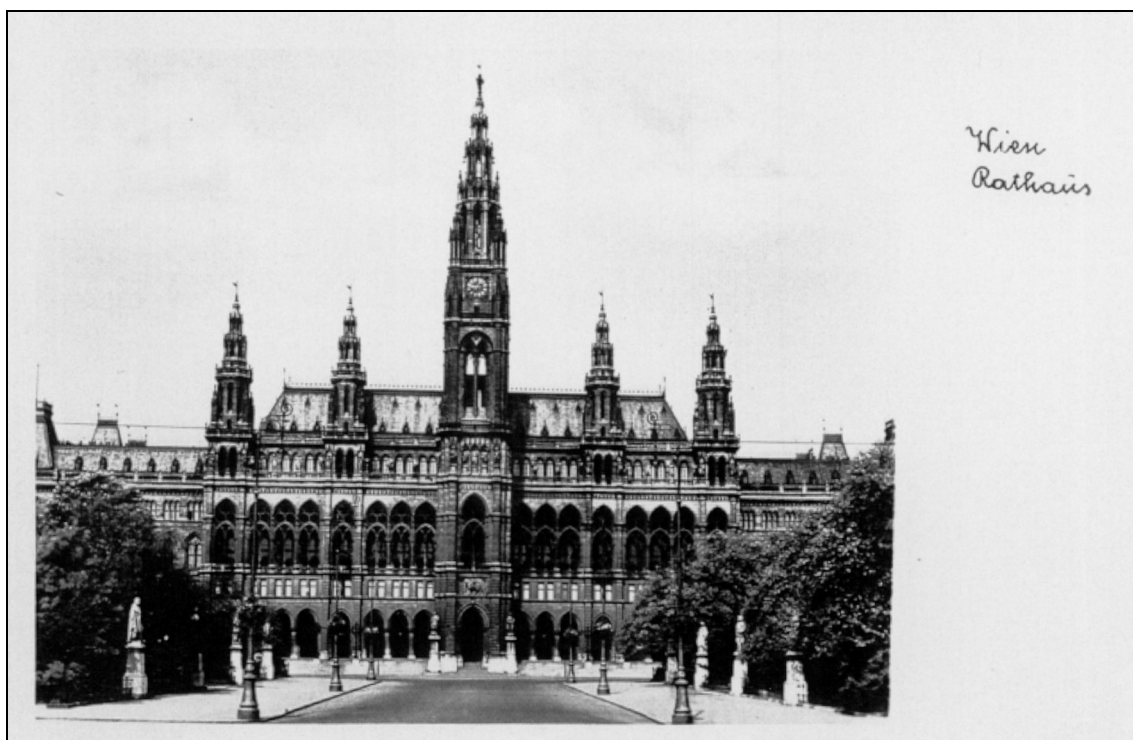
Après une réception chaleureuse et un discours fort spirituel du directeur de l'auberge, nous parcourons la Vienne nocturne et ses principales rues, notamment la *Rotenturmstrasse*, brillamment illuminée, et le Graben. D'immenses et luxueux cafés déserts s'alignent : trop chers pour les Viennois moyens, ils n'ont plus la clientèle des nobles ou des diplomates de la Vienne impériale. Aussi sont-ils probablement destinés à disparaître dans quelque temps, rares vestiges luxueux de l'ancien Empire de François-Joseph.

Les principaux théâtres : Opéra, Théâtre du Peuple, etc. n'ouvrent que le 1^{er} septembre. D'autres, comme le *Carl Theater*, qui vit naître les plus fameuses opérettes viennoises, sont fermés sans espoir d'un retour de grand succès. Nous nous rabattons sur les cinémas qui existent en foule à Vienne. L'un affiche *Kaiserwaltz*, un épisode de la vie de Johan Strauss, qui nous transporte à travers les bals somptueux et parmi les uniformes

rutilants de l'empire décédé. Cette espèce de reconstitution historique nous servira un peu à comprendre la transformation si rapide de la Vienne des valseuses et des plaisirs en "Vienne la rouge".

Pendant une semaine, nous visitons en détails les principaux musées et palais de Vienne : nous traversons les cités ouvrières : nous verrons des écoles, des crèches, des jardins d'enfants, des maisons de plein air, des piscines, des plages, en un mot tout ce que la municipalité de Vienne, municipalité socialiste, a transformé ou même créé de toutes pièces.

Le lendemain de notre arrivée nous sommes reçus dans la salle des séances du Conseil municipal par le vice-bourgmestre (le bourgmestre étant, malade, à la campagne), et, dans cette petite Chambre des députés, éclairée par un lustre de 17 mètres de hauteur, nous entendons un discours bienveillant et adroit, en un français impeccable. Nous visitons aussi la salle des séances du Sénat viennois, dans l'Hôtel de Ville, c'est-à-dire la salle où siègent les administrateurs de la ville élus par les conseillers municipaux. Là nous admirons la série des portraits des anciens bourgmestres de Vienne ; tous portent autour du cou une lourde chaîne d'or et tous sont en uniforme, sauf le dernier en date, qui est simplement en habit. C'est le premier maire socialiste de la ville ; débarrassé de la lourde chaîne, il n'appartient plus à la même classe que ses prédécesseurs, instruments dociles des Empereurs...



L'hôtel de Ville de Vienne où le groupe fut reçu par le vice-bourgmestre (août 1933)

La ville de Vienne a été beaucoup aidée dans son œuvre régénératrice par le fait qu'elle constitue à elle seule un Etat de la République autrichienne. Cela a permis à sa

municipalité de la réorganiser presque entièrement ; par exemple d'exproprier les compagnies de tramways, d'avoir ses impôts fortement progressifs, etc. Et, de cette façon, la politique viennoise est restée depuis quatorze ans extraordinairement féconde et régulière. Alors que l'Autriche est plutôt nationaliste, Vienne se compose actuellement de 70 % de socialistes, 10 à 12 % de chrétiens-sociaux, et environ 10 % d'hitlériens, qui ont, petit à petit, rongé l'ancien parti pangermaniste. Tous ces renseignements de politique municipale nous sont donnés par le vice-bourgmestre, qui n'oublie pas de commencer son discours en parlant de M. Herriot⁵. Nous remarquerons par la suite qu'à Vienne il suffit de se dire français pour qu'aussitôt on vous parle de M. Herriot. C'est que ce dernier est bien connu des Viennois à cause de ses travaux sur Beethoven et de ses fréquents voyages dans la capitale autrichienne.

*

* *

Nous visitons, dès le début de notre séjour, les écoles de Vienne, qui sont le principal orgueil, ainsi que toutes les œuvres pour l'enfance. C'est à Vienne que fut fondée la première école Montessori, par Mme Montessori⁶ elle-même. Nous avons visité cette célèbre école, où les méthodes d'enseignement par l'action et par l'éducation des sens sont rigoureusement appliquées et où les institutrices, toutes très jeunes, ne s'occupent qu'à diriger les enfants nouvellement arrivés, les anciens n'ayant besoin d'aucun guide. C'est vraiment un joli spectacle de voir tous ces petits enfants, de l'âge de ceux de nos écoles maternelles, les uns cuisinant, les autres lavant la vaisselle ou le linge, ou nettoyant les carrelages, etc. Il est hors de doute qu'un enseignement aussi large est excellent pour développer normalement les facultés d'un enfant, mais il demande un matériel fort coûteux et des locaux spéciaux que bien peu de municipalités voudraient ou pourraient fournir. L'Ecole Montessori de Vienne a dû coûter une quantité respectable de shillings et, en somme, elle ne renferme qu'une centaine d'enfants. Les autres écoles sont remarquablement tenues ; un mobilier propre et toujours adapté à la taille des enfants et à leurs besoins, les fenêtres larges, font de ces écoles des réalisations que probablement aucune ville française n'a réussies. La collaboration des parents d'élèves, des maîtres et de l'administration donne, paraît-il, de très bons résultats, car elle permet un enseignement équilibré et suscite une certaine curiosité autour des choses scolaires, ce qui est assez rare en France, pour ne pas dire inconnu. Le traitement des instituteurs viennois est à peu près le même que celui des instituteurs français, avec cette différence, toutefois, que la retraite est supérieure, bien que les versements de l'instituteur soient réduits à 3 %.

A la crèche centrale nous pûmes admirer, une fois de plus, cette propreté brillante qui rend gais les sujets et les salles qu'on imagine tristes et peu avenantes. A Vienne les enfants

⁵ Edouard Herriot (Troyes, 1872 ; Saint-Genis-Laval, 1957) : écrivain, universitaire et homme politique, maire de Lyon ; radical, il fut l'un des leaders du cartel des gauches. Il est, en 1932, président du conseil des ministres.

⁶ Maria Montessori (Chiaravalle près d'Ancône, Italie 1870 ; Noordwijk, Pays-Bas, 1952) : médecin et éducatrice. Elle a mis au point une méthode d'enseignement qui attache une importance primordiale à l'éducation sensorielle, à la mémoire et met l'accent sur la liberté active de l'enfant. Cette pédagogie était évidemment étudiée à l'école normale.

ne sont jamais abandonnés ; si leurs parents les laissent, la ville les recueille et les élève sans cette dureté et cette rigueur qui sont souvent rendues nécessaires dans nos orphelinats français. Il en est de même si les parents sont soupçonnés de n'offrir pas toutes garanties exigibles au point de vue hygiène ou morale.

Les groupes d'enfants circulant dans les rues sont tout à fait curieux et pittoresques : vêtus sommairement, on s'attendrait à les voir déguenillés et sales ; il n'en est rien, et leurs jambes nues marquent qu'ils sont souvent à s'ébattre dans une des deux cents piscines que la ville de Vienne met à leur disposition partout, dans les bâtiments ouvriers, sur les places, dans les fontaines même des squares ! Ils nous escortent avec des grands rires et de nombreux : *Freundschaft* !! Ils s'harmonisent absolument avec l'ensemble de Vienne : de la gaîté toujours bienveillante, un accueil toujours cordial, telle est la règle là-bas.

Ce qui fait la grande superficie de Vienne (trois fois celle de Paris avec seulement 2 500 000 habitants : c'est l'explication du peu d'animation relative de la ville) ce sont les nombreuses cités des faubourgs. C'est là que s'est porté surtout l'effort de la municipalité socialiste. Des bâtiments immenses, tel que le *Karl Marx Hof* ou le *Matteatihof* d'un style moderne d'une grande inspiration et, chose nouvelle, des murs colorés, harmonie des tons qui souligne l'harmonie des lignes ; teintes brique ou vert foncé du plus bel effet.

Des primes sont attribuées aux locataires qui décorent de fleurs leurs fenêtres et leurs balcons avec le meilleur goût. On ne peut s'empêcher de sourire quand on apprend ce détail et qu'on songe un instant à Saint-Etienne et à Solaura. Au total, le meilleur éloge qu'on puisse faire de l'œuvre de Vienne dans ce domaine, c'est que constamment ses ennemis l'accusent d'avoir donné au prolétariat le luxe et le besoin du luxe ! C'est pourquoi on ne rencontre pas d'ouvriers dans les cafés, le soir. Ils préfèrent regagner leurs palais ou profiter d'une des 55 piscines viennoises ou de l'immense plage aménagée sur le Danube. Là, on se baigne – bains d'eau et bains de soleil – sainement, librement, sans souci du voisin, sans yo-yo, sans snobisme, sans besoin malsain de s'exhiber ou d'exhiber une toilette. On y vient parce qu'on a besoin d'eau et de soleil, tout naturellement, comme on va à l'école pour s'instruire et à l'usine pour travailler. C'est ce qui donne aux Viennois cet air de franche santé, cette largeur d'esprit d'où toute pudibonderie est absente, des qualités qui font toute l'admiration des Français. Promenons-nous dans n'importe quelle rue de Vienne, sans autre dessein que d'observer les passants. Que voyez-vous ? Des hommes, des femmes, des enfants, l'air actif, la peau dorée, les cheveux blonds, le visage régulier et beau portant une expression ouverte, franche, solide et gaie... Une race saine et vigoureuse qui inspire la confiance et attire la sympathie. Ce n'est pas sans un peu de honte qu'on repense ensuite à "sa patrie".

Combien de fois avons-nous senti la cordialité des habitants ; mille petits détails nous l'ont montrée : par exemple, tel inconnu qui emmène un soir l'un de nous en automobile et durant toute la nuit le promène dans Vienne et sur les hauteurs environnantes. Partout, on montre à notre égard une curiosité bienveillante, que l'on devinait même chez ceux qui ne connaissent pas le français. Les membres du Parti socialiste nous retenaient surtout ; ils nous montraient fièrement leurs trois flèches à la boutonnière et voulaient nous faire comprendre ce qu'ils étaient. Je crois n'avoir jamais vu autant de fierté dans un regard humain que lorsque nous vantions les institutions viennoises. Il était vraiment frappant de voir des vieillards, qui avaient connu le régime impérial dans toute sa splendeur, arborer fièrement l'insigne connu pour se déclarer prêts à défendre jusqu'au bout l'œuvre qu'ils ont

créée. Dans leur attitude courageuse, on sent le caractère germanique qui, dès qu'ils sourient ou qu'ils plaisantent, fait place nettement à un caractère beaucoup plus slave...

Naturellement, comme Paris ne va pas sans Versailles, Vienne ne va pas sans Schönbrunn. Le jardin à la française est d'ailleurs plus petit et beaucoup moins beau que le parc de Versailles : il y manque les bassins de Neptune, la fontaine d'Apollon, et surtout les arbres énormes qui symbolisent la force naturelle. Le palais est d'un luxe écrasant. Ce ne sont partout qu'incrustations d'or, tapisseries de cuir, vases de porcelaine : bref, la vente d'une seule des salles de l'appartement de François-Joseph suffirait à régler toutes les dettes de l'Autriche ! C'est en visitant Schönbrunn qu'on se rend compte du passé puissant de l'Autriche et du souvenir qu'en ont gardé les Viennois. Est-ce parce qu'ils se souviennent de leur puissance et de leur prospérité au temps des Empereurs ? Une autre caractéristique qui apparaît surtout à Schönbrunn, c'est le souvenir de l'épopée napoléonienne. Il y a peu d'admiration, là-bas, pour cet aventurier de génie que Vienne vit en maître dans les lieux mêmes où cinquante ans auparavant naissait Marie-Antoinette, fille de Marie-Thérèse et future reine des Français.

L'impression qu'on éprouve devant les appartements luxueux du château qui sentent encore la vie, qui ne sont pas encore des salles de musée, est fort curieuse. On croit que tout cela est vide depuis plusieurs siècles, on croit qu'il y a longtemps que le dernier empereur s'est éteint là, alors que la révolution du 12 novembre 1918 a seulement renversé Charles de Habsbourg. Les quatorze années qui se sont écoulées depuis ont été si fertiles en innovations et en réalisations qu'elles valent un siècle pour Vienne. En ce court laps de temps tout un programme a été mis en application : malgré la crise économique qui sévit extraordinairement fort à Vienne depuis trois ou quatre ans, les réalisations n'ont pas été interrompues : il a d'ailleurs fallu engager une nouvelle lutte contre le chômage. Les allocations y sont des plus médiocres, car les finances sont dans un état désastreux. Et cependant (sauf pour la classe moyenne, qui est la plus atteinte) le chômage n'a point ici une allure de désastre. La situation de beaucoup d'ouvriers est tragique, mais normalement tragique par rapport à celle des ouvriers des autres pays. Grâce à quel miracle ? Grâce à quel homme ? Grâce au docteur Tandler.

Comme dit Florent Fels, à propos de l'immense *Karl Marx Hof*, que nous avons cité plus haut : "Cette cité serait singulièrement mieux nommée cité Tandler, du nom de celui dont l'opiniâtre volonté a solutionné l'immense problème posé par la misère. D'autant que Karl Marx a pris, du fait des socialistes soviétiques, une valeur symbolique identifiée à l'idéal communiste, qui est l'opposé des conceptions sociales des organisateurs de l'existence collectiviste de Vienne. Doué d'une activité débordante, créateur de cités-jardins, de magasins, de maternités, d'hôpitaux, de coopératives innombrables, le docteur Tandler a édifié une œuvre, qu'il parfait chaque jour, à laquelle nulle autre au monde est comparable".

Au total, en Autriche, on assiste au spectacle curieux d'une capitale qui a son existence propre, ses misères et ses originalités géniales : ville immense, tête monstrueuse d'un pays atrophié qui ne contient en tout que trois fois plus d'habitants. Une tête sans corps et un corps sans tête, parce que le dieu de la guerre et ses représentants sur terre, qui sont les vainqueurs, l'ont voulu... "Si vous demandez aux Viennois comment dans leur misère ils peuvent encore aimer, rire, danser et boire : La misère ? *Das kaim man nix machen*. La gaieté ? *Ein echter Wiener geht nicht unter* (là où il n'y a rien à faire, il n'y a rien à faire. Un vrai Viennois ne périt jamais)."

Faut-il citer à ce propos les chiffres tirés du dernier Bulletin du Comité économique de la Société des Nations ?

"Entre le début de 1928 et la fin de 1931, la valeur globale du commerce autrichien a diminué de plus de la moitié.

Les exportations de l'Autriche ont diminué, entre le premier trimestre 1931 et premier trimestre 1932, vers la Grande-Bretagne de 63 %, vers la Pologne de 53 %, vers l'Allemagne (premier acheteur des marchandises autrichiennes) de 44 %. La balance reste active seulement à l'égard de la France."

Et ce qui donne peut-être la plus nette idée de ce dépérissement c'est de voir Vienne la nuit, au sortir des spectacles. La foule s'écoule et en une demi-heure tout est mort. Un café reste ouvert de ci de là, mais il faut longtemps le chercher au long des avenues vides et des quais déserts.

Il y a encore pourtant, à Vienne, des restes de la gaieté passée. C'est le dimanche qu'on les trouve quand on monte à Grinzinz, l'antique village des vigneronns viennois, où de petites maisons, aux couleurs claires, portent l'enseigne caractéristique du "Heuriger" ou marchand de vins : une potence en fer forgé ou une perche, soutenant une couronne en branches de sapin, et cela veut dire que le Bon Dieu vous tend la main... le Bon Dieu, c'est le vin, le vin blanc qu'on vous apporte dans des carafes et qu'un Français retrouve avec plaisir, surtout dans le cadre du dimanche des guinguettes, avec toutes les tables occupées de couples blonds et, à l'entrée, le *schrammel*⁷ traditionnel qui, sur sa guitare, joue les plus anciennes chansons viennoises et les valse qui ont fait le tour du monde. Dès qu'il reconnaît des Français, il les salue inmanquablement du *Beau Danube bleu*, comme d'un air national. Et il en est toujours ainsi, jusque dans ce café, que nous découvrons un soir, où un pianiste joue et chante devant des tables vides. Nous sommes ses seuls auditeurs et, par courtoisie, il joue et rejoue *Le Beau Danube bleu*, suivi de la seule chanson française qu'on connaisse à Vienne et qui se trouve être *Sous les toits de Paris*. La dernière qu'il joue avec plaisir est l'éternelle *Ville d'amour* qui, à Vienne, s'appelle *Wien und der Wein* (Vienne et le vin). Il ne reste peut-être que la chanson. La gaieté n'est peut-être plus qu'un souvenir, car comme dit Florent Fels, même dans la misère, une différence douce berce encore d'espoir vague ce pays, des plus beaux, ces hommes, des plus intelligents, ces femmes, des plus belles du monde, d'un rêve qui n'attend qu'une mélodie pour être enivrant. C'est que l'air qui passe sur la forêt de Vienne, l'eau qui descend des Alpes, ont ici une légèreté inconnue. Nous sommes toujours tributaires des simples éléments. Ce personnage solennel qui se promène dans le parc, vêtu d'une barbe carolingienne et d'un slip azur, c'est *Herr Mainardus*, professeur de philologie à l'Université. Cet ange frisé qui accepte sans réticence un café, puis une valse, c'est l'éternelle Mitzi, une bouquetière et artiste d'opérette à ses heures, aujourd'hui elle est infirmière-nurse dans quelque pouponnière. Peut-on dire que Vienne ait changé ? Certains trouvent que la misère a touché d'un doigt glacé le cœur de l'Autriche. Malgré les enfants qui vont pieds nus, le ton gris des habits et la démarche effacée des gens des villages, des faubourgs, une sorte de légèreté confiante, d'euphonie du cœur, permet de découvrir que par la qualité de ses esprits, il est une Vienne que nul malheur ne saurait entamer.

⁷ *Schrammel* : formation musicale composée de deux violons, un accordéon (ou une clarinette), une guitare, qui crée une ambiance purement viennoise.

Comme il est inscrit dans leurs écoles :

*Des oiseaux qui ne chantent pas,
Des clochent qui ne tintent pas,
Des enfants qui ne rient pas,
Qu'est-ce que cela signifie ?*

*

* *

Nous quittons Vienne après avoir l'occasion d'apprécier la courtoisie du Directeur de l'Auberge, qui offre à la femme de notre guide français des fleurs et un beau cadeau, ainsi que la bonté profonde de notre guide viennois qui, pour nous remercier d'un souvenir que nous avons remis, a l'idée délicate de retenir pendant notre dernier repas un groupe de musiciens et de chanteurs qui exécutent pour nous les plus belles œuvres viennoises.

Ce n'est pas sans émotion que nous quittons, peut-être pour toujours, cette ville où nous avons reçu un accueil si franc et si chaleureux. Naturellement notre guide, M. Zobetz, est là et regarde partir, les yeux humides, ces Français qu'il aime tant...

Nous roulons maintenant sur la route du retour. De nouveau Linz, Salzbourg, défilent, et nous arrivons dans l'après-midi à Innsbruck, où nous devons nous arrêter. Là, une ville toute différente s'offre à nos yeux et, bien que différente, tout aussi intéressante.

*

* *

Il faut dire qu'Innsbruck est le centre des forces hitlériennes en Autriche. Cela s'explique un peu par sa situation : Innsbruck est assez proche de la frontière allemande et à l'autre extrémité de l'Autriche par rapport à Vienne. Là, on est à même de toucher de près une vie politique mouvementée et une crise intense. A peine débarqués, nous sommes saisis par la présence et par l'abondance de jeunes gens en uniforme hitlérien : guêtres foncées, culotte et chemise brunes, avec, au bras, le brassard noir brodé d'une croix gammée en clair. Ailleurs, d'autres jeunes gens portent sur la poitrine l'insigne social-démocrate que nous connaissons déjà : trois flèches parallèles. Partout, dans les rues, les gens de même parti se saluent : hitlériens avec le bras tendu et la main ouverte, socialistes avec le point fermé. On comprend qu'il faut un certain courage pour arborer aussi noblement les insignes de l'un ou l'autre parti quand on voit à quel degré de violence est montée l'opposition politique actuelle. Qu'on imagine l'impression qu'a pu nous faire cette atmosphère de bataille quand on saura que nous y passions juste au moment où les cinq hitlériens allemands venaient d'être condamnés à mort. C'est surtout une active propagande hitlérienne que nous avons sous les yeux : affiches immenses placardées partout, graphiques et dessins en teintes criardes, journaux hitlériens que des jeunes gens vendent presque en courant comme si une nouvelle extraordinaire venait d'arriver, et jusqu'aux avenues des faubourgs où chaque arbre porte une lettre à la chaux. On lit une phrase en prenant les arbres en enfilade, une phrase, toujours la même : "Votez pour Hitler".

Dès notre arrivée de jeunes socialistes nous montrent tout de suite leur extraordinaire amabilité. A tous moments, des occasions se présentent pour nous d'y avoir recours ; jamais, ce n'est en vain. Mais cela nous surprend qu'à demi, car nous y avons déjà été

habitué à Vienne. Mais on comprendra facilement notre surprise quand, le même soir, un jeune homme entre dans l'auberge où nous couchons et cause un instant avec nous. Nous ne tardons pas à apprendre qu'il est hitlérien, et il nous montre tous ses insignes ; mais il a l'air d'éprouver une véritable joie à se trouver parmi des Français, malgré nos mines stupéfaites, et, quelques minutes après, il s'en va, non sans avoir serré la main à tous avec effusion...

Toute cette agitation, qui nous donne une sensation de malaise, jure dans le cadre de cette petite ville charmante, avec une vieille cité bâtie sur l'Inn et, tout autour, le décor de fond merveilleux que constituent les montagnes presque verticales au-dessus du trou où se niche Innsbruck qui est devenu, grâce à sa position, une station touristique riche et vivante.

*

* *

Dès le lendemain, nous repartons pour la dernière escale avant le retour : Zurich.

Le trajet que nous avons fait, de nuit, pour venir, nous le faisons cette fois en plein jour. Et c'est heureux, car le seul voyage en chemin de fer d'Innsbruck à Genève est merveilleux : la ligne est de toute beauté. Innsbruck est la capitale du Tyrol. Aussi, à la sortie d'Innsbruck, avons-nous à traverser tout le Haut-Tyrol et après avoir traversé le Rhin pas trop loin de sa source, au moment où il sert de frontière à la petite principauté de Liechtenstein, la ligne s'insère, dès l'entrée en Suisse, entre les deux massifs des Alpes d'Appenzell et des Alpes de Glaris. Le train nous emporte dans un interminable défilé, si étroit parfois, que la rivière, la route et la voie de chemin de fer trouvent à peine leur place. A pic au-dessus de la vallée nous apercevons des massifs neigeux à des hauteurs impressionnantes, un relief tourmenté, des torrents à sec dont on suit le lit presque vertical depuis le sommet jusqu'à la vallée, des dents, des aiguilles, toute une éruption gigantesque coupée de ravins transversaux que le train enjambe sur une toile d'araignée métallique, à toute vitesse, 100 et 110 kilomètres à l'heure presque constamment... Le guide annonce parfois : à droite, regarder... 3 500..., à gauche, sur glacier..., et toujours ainsi pendant 400 kilomètres !...

Deux heures après avoir passé la frontière, à Buchs-Feldkirch, nous longeons le lac de Zurich et entrons dans la ville par Hauptbahnhof.

*

* *

Là, comme à Vienne, une délégation – des maîtres suisses – est venue nous attendre. Après un déjeuner offert par cette association d'instituteurs, nous faisons connaissance avec la plus grande ville de la Fédération suisse : 300 000 habitants. Tout de suite nous remarquons l'allure de ville riche qu'a Zurich, bien qu'il lui manque la clarté, la netteté et les larges perspectives qu'on trouve à Genève. Zurich est encombrée : des quartiers vieux, à rues en pente, étroites et assez pittoresques sur les collines au-dessus du lac : des quartiers neufs et vivants dans le creux et sur les rives de la Lienmat, beaux magasins, spectacles, cafés luxueux des quais et surtout de la musique, beaucoup plus qu'à Vienne. Nous devinons tout de suite, à entendre nos guides, l'espèce d'orgueil qu'ils ont pour toutes leurs créations, orgueil légitime sans doute, mais orgueil qui gêne tout de même. On nous fera le même soir une réception dans une des plus belles écoles de la ville, et le guide

qui nous conduit depuis trois heures ne pourra s'empêcher de sortir un papier de sa poche pour nous débiter officiellement, pendant une demi-heure, des témoignages d'amitié. Quelle différence avec Vienne ! Quelle froideur à côté des démonstrations de notre guide viennois si exubérant, si cordialement gai !

Le soir même j'assiste, par hasard, à une causerie édifiante : un de nos guides, jeune instituteur, trouve que la Suisse n'a pas un budget de la guerre suffisant, et parle des visées de Mussolini sur le Tessin suisse et des fortifications qu'il serait indispensable de créer sur la frontière italienne... etc.

Mais toutes ces observations ne nous empêchent pas de faire une longue promenade sur le lac, beaucoup moins beau d'ailleurs que celui de Genève, en lui-même et pour ses bords. Un dernier tour en ville nous permet de nous rendre compte de la cherté extraordinaire de la vie, plus encore que le reste de la Suisse par exemple, notre guide paie pour un appartement de quatre pièces et une cuisine, un loyer de 2 500 francs suisses, 12 500 francs français.

Le lendemain, j'ai l'occasion de causer avec un chômeur près de la gare de *Haupbahnhof*. Il paraît que Zurich est la ville du monde qui possède le plus de tramways. C'est peut-être vrai. En tout cas, nous avons vu cette ville dans un encombrement indescriptible sur et aux abords de *Haupbahnhof*. Là il y a d'immenses chantiers de réparation des voies de tramways. Une foule de chômeurs y est employée par la ville. "C'est une nécessité pour elle, confie le chômeur que j'ai rencontré. Encore ne pouvons-nous pas tous être occupés. Le chômage sévit ici de façon extraordinaire et depuis très longtemps". Il me confie aussi que parmi ces chômeurs il y a beaucoup de Français ou de Suisses français. Heureusement, la ville a l'air riche. Nous nous apercevons de la différence avec Vienne, le soir même, en passant devant une place complètement occupée par des centaines de voitures d'un luxe inouï. La cause ? C'est l'entrée du "Théâtre des Piccoli" ou "des Variétés". Ce qui prouve qu'on s'amuse. A Vienne, un soir comme celui-là, nous entrions dans une salle de café-concert identique en apparence mais nous n'y trouvions ni vin ni luxe, ni gaieté ! Quel contraste aujourd'hui avec la riche Zurich. Le lendemain nous consacrons l'après-midi à une ascension sur l'*Uetlibert*, une montagne (800 m) qui domine de 400 mètres la ville et de là-haut, c'est un coup d'œil remarquable. Nous visitons à la cime de la colline une école de plein air ; les pédagogues suisses ne se déclarent passatisfaits.

Nous visitons aussi le même jour une de leurs plus belles écoles : primaire et secondaire en même temps. Bâtiment impressionnant, où l'enseignement est donné à des classes mixtes par des maîtres élus par le peuple. Nous serons encore plus surpris quand nous apprendrons qu'en outre c'est le Conseil des parents qui fixe, chaque année, le programme scolaire. Une collaboration aussi poussée nous laisse sceptiques. Faire comme à Vienne que les parents s'occupent obligatoirement des enfants et de leur travail scolaire, les convoquer régulièrement pour des comptes rendus ou pour des conseils, très bien ; mais aller aussi loin qu'en Suisse risque d'être dangereux pour la bonne conduite de l'enseignement.

Notre séjour à Zurich est terminé et bien rempli. Nous repartons le lendemain pour Genève et Saint-Etienne. Inutile de décrire la ligne qui est merveilleuse jusqu'à Genève, en passant cette fois par Soleure, Bienne et Neuchâtel.

Le Jura français nous semble beaucoup moins admirable au retour qu'à l'aller, et c'est naturel pour le voyageur qui vient de contempler pendant des heures la majestueuse beauté des Alpes suisses.

*

* *

Et voilà terminé un voyage merveilleux, toujours intéressant et toujours riche en nouveautés. Nul ne niera l'importance et l'avantage d'une telle randonnée, que beaucoup de nous ne referont sans doute jamais.

Ainsi, chaque année, de nombreuses caravanes de membres de l'enseignement peuvent bénéficier des avantages innombrables et précieux qu'offrent de tels voyages ; trois semaines avant nous, par exemple, une caravane faisait le même voyage et poussait même jusqu'à Budapest pour y passer huit jours.

Tout cela grâce au Syndicat national des instituteurs et à ses dirigeants dévoués, qui savent atteindre par là leur idéal d'éducation et de formation intellectuelle. Que tous reçoivent ici nos remerciements chaleureux et les expressions de notre complet dévouement, ainsi qu'au délégué de S.N., M. Dautremant, dont la mission était de nous diriger pendant le voyage, ce dont il s'acquitta du mieux qu'il lui fût possible. En dernier lieu, nous remercions la ville de Saint-Etienne et le Conseil Général, qui contribuèrent pour une large part à nous faciliter un aussi captivant voyage vers des pays si beaux et si dignes d'être connus et aimés.

R. Gardès et J. Prébet

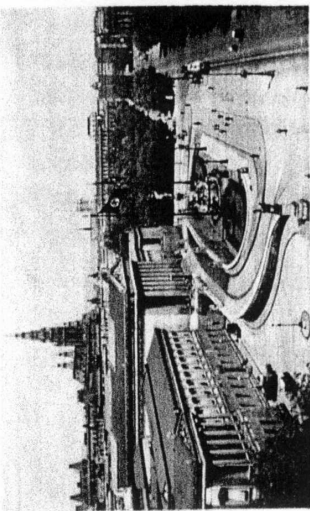
La Région illustrée (novembre 1932, Saint-Etienne)

Sources

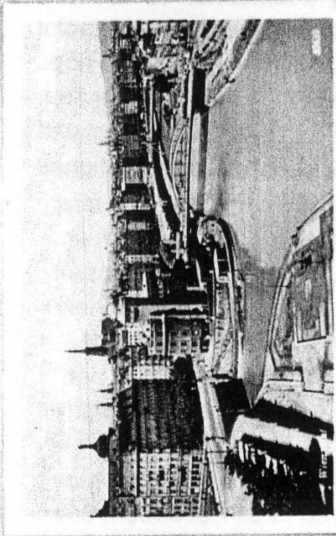
Histoire de Vienne, Jean-Paul BLED, édition Fayard 1998.

Une famille sur les chemins de l'Europe, Suzanne SCHEGERIN-VULLIN, édition Université de Saint-Etienne, 2002.

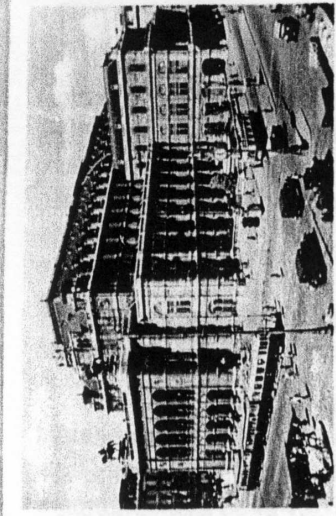
La Tribune Républicaine, quotidien, Saint-Etienne, juillet 1927, mars 1933, février 1934, mars 1938.



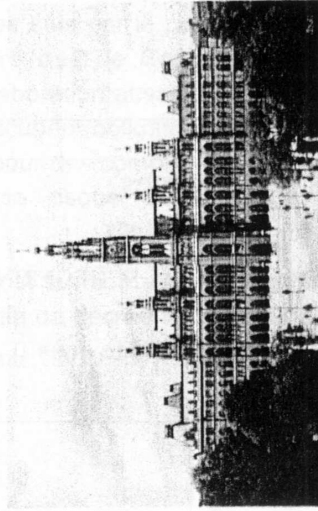
PARLAMENT UND RATHAUS



KAI MIT URANIA

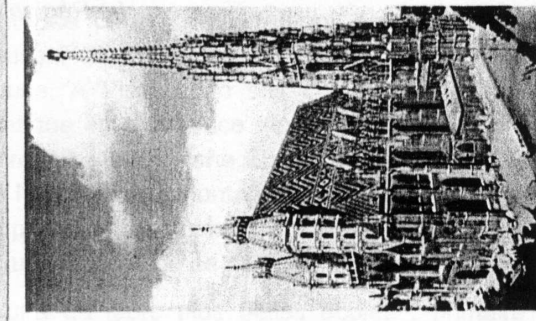


STAATSOPER

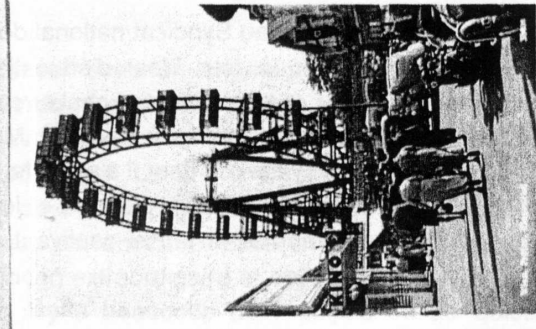


RATHAUS

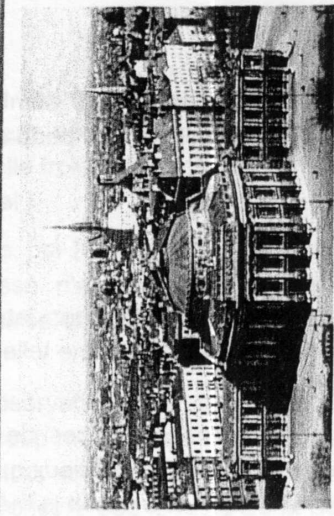
DAS SCHÖNE WIEN



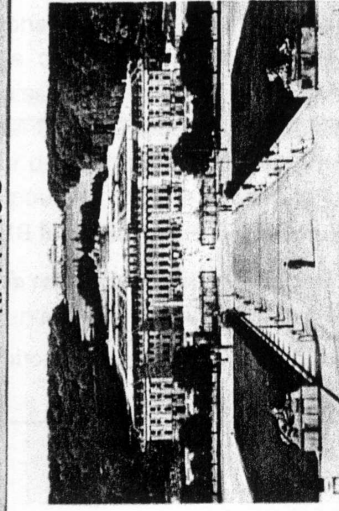
STEPHANSKIRCHE



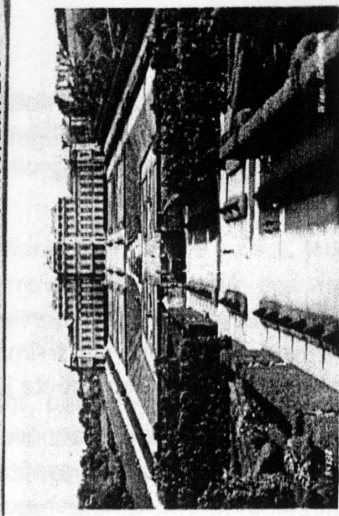
PRATER. RIESENRAD



PANORAMA MIT BURGTHEATER



SCHLOSS SCHÖNBRUNN



SCHLOSS BELVEDERE

Wien (Vienne) entre deux guerres

Le 11 novembre 1918, l'empereur Charles 1^{er} ayant renoncé au trône, c'est la fin de la monarchie des Habsbourg. Le lendemain la République a été proclamée à Vienne, qui, à la suite du traité de Saint-Germain-en-Laye (10 septembre 1919) ne restera que la capitale d'un petit Etat fragile, qui va traverser crises et conflits.

Un conflit de fond dès 1920 entre chrétiens-sociaux et sociaux-démocrates, porteurs de cultures antagonistes. Le pouvoir municipal à Vienne est passé, dès les débuts de la République, aux mains des sociaux-démocrates, majorité ensuite reconduite, consultation après consultation. En même temps que le siège du gouvernement fédéral, le plus souvent dirigé par un chrétien-social, la capitale est aussi devenue le bastion de la social-démocratie. Vers la fin de la décennie s'installe un climat de violence avec le développement de milices armées, le Schutzbund pour les sociaux-démocrates, les Heimwehren qui font profession de foi fasciste, Heimwehren que rejoindront les conservateurs adversaires qui vont s'affronter le 15 juillet 1937 après une gigantesque manifestation prolétarienne : on comptera 90 morts et les émeutes sanglantes se poursuivront les jours suivants dans les quartiers ouvriers. En 1930, le chômage qui touche un quart de la population favorisera la propagande nationale-socialiste.

Et cependant, pendant une quinzaine d'années, les maires sociaux-démocrates accomplissent une œuvre considérable, axant d'abord leur politique sur la jeunesse et le sport, puis lançant une grande politique de l'habitat social dont le bilan fut impressionnant : 77 000 logements modernes, regroupés avec services collectifs (crèches, piscines, laveries), l'ensemble le plus célèbre étant le Karl-Marx-Hof, inauguré en octobre 1930, « symbole d'une ère nouvelle ».

En même temps sont créés jardins d'enfants, services d'assistance pour les enfants abandonnés, construits hôpitaux et hospices de vieillards... La ville fait un effort tout particulier pour la culture des masses : nombreuses bibliothèques municipales, cinéma à bon marché...

La bourgeoisie sera fortement imposée pour réaliser ces plans sociaux et l'antagonisme entre « Vienne la Rouge » - comme dit le camp adverse - et les provinces où gouverne la « Ligue noire » ne fera que s'amplifier.

Les normaliens de Montbrison, en août 1932, impressionnés et admiratifs devant les réalisations d'une politique social-démocrate exemplaire, seront aussi témoins, au Tyrol surtout, de la montée du national-socialisme. Ils ne prévoient nullement la crise qui éclatera dès 1933 : le nouveau chancelier Dolfuss prenant jour après jour des mesures pour restreindre les droits démocratiques et dissolvant le Schutzbund. Le climat tendu amènera irrémédiablement la violence : en février 1934, la grève générale est suivie de sanglants combats dans la plupart des quartiers de Vienne, le Karl-Marx-Hof (symbole) étant dévasté par l'artillerie. On comptera près de 2 000 morts et plus de 5 000 blessés dont beaucoup de femmes et d'enfants. Et la répression qui suivit fut terrible. C'en était fini de « Vienne la Rouge » diabolisée.

Mais l'instauration d'un régime corporatiste et autoritaire ne sera qu'une victoire à la Pyrrhus : Dolfuss sera assassiné à la Chancellerie le 25 juillet par les putschistes nazis autrichiens.

Le 12 mars 1938 débute l'invasion allemande, le 15 Hitler est acclamé à Vienne, l'Anschluss est réalisée, le grand Reich est né.

Nos lecteurs connaissent la suite

D'autres voyages, d'autres pays

L'Algérie française

Promotion sortante 33-36 (partie) : juillet-août 1936

Après trajet ferroviaire Montbrison-Marseille, accompagnés par Monsieur, directeur, et son épouse, on embarque pour Alger, non sur un paquebot - économies obligeant - mais sur le cargo mixte Ipanema (qui transporte aussi, pour la même destination, de bruyants bovins !). L'accostage à Barcelone sera refusé au navire, de vifs combats se déroulant en ville entre républicains catalans et franquistes (insurgés depuis le 18 juillet).

Se déplaçant soit par le train, soit par autobus locaux, on visitera, après Alger, les vestiges romains de Tipasa, Constantine et la Kabylie, puis la région de Tlemcen - Traversée de retour Bône (Annaba) - Marseille sur le même bateau. Le colonialisme a été peu perçu.

Promotion sortante 36-39 : juillet 1939

Toute la promo y prend part, accompagnée par monsieur Berger, directeur, son épouse et Mademoiselle Denis sa sœur, institutrice.

Quels souvenirs ? Nauséuses traversées en classe économique... Chaleur intense. Voyage pénible en autobus inconfortable vers le sud, jusqu'à Biskra. L'aspect colonial est peu sensible aux touristes. Deux normaliens seront séduits par le Maghreb et y enseigneront plus tard, l'un en Algérie, l'autre au Maroc.



**Voyage en Algérie de la promotion 1933-1936, juillet 1936 :
le groupe, en casque colonial, à Constantine**

L'Italie

Promotion sortante 35-38

Plusieurs défections. Groupe accompagné par monsieur Berger, directeur et son épouse, et de frontière à frontière par un guide italien remarquable. Il conduira les participants émerveillés de Turin à Pompéi, via Milan, Venise, Florence, Rome et Naples avec retour par Nice et la Côte d'Azur.

Le fascisme ? On a remarqué un jour un défilé martial de jeunes "chemises noires", jugés (avec le sourire) comme de jeunes scouts. Alors qu'en 1935, des normaliennes de Paris politisées, en voyage de fin d'étude en Italie mussolinienne, portant ostensiblement des insignes antifascistes, eurent maille à partir avec des "chemises noires" contrôlant les trains.⁸

Le voyage 1938 avait été facilité par l'octroi d'une subvention du Touring-Club de France pour trois articles rédigés par les normaliens de Montbrison sur La Diana, la Bâtie d'Urfé et...

Un voyage de promo bien particulier :

Le 29 mars 1943, au départ de Saint-Etienne, c'est un transport spécial (gratuit) encadré par des militaires allemands, qui conduira une quinzaine d'ex-normalos des deux promotions 37-40 et 38-41... dans les Alpes autrichiennes ! Ceci est une autre histoire !⁹

Ont rappelé volontiers leurs souvenirs : messieurs M. Tantôt (promo 29-32), C. Verchery (33-36), J. Collin et L. Gibert (35-38), P. Dubuy et J. Mellier (36-39).

Après la Seconde Guerre mondiale, la tradition fut reprise par certaines promotions : voyage 1949 en Algérie, long périple en autocar. Italie du nord, Autriche, Allemagne du sud, Suisse, durant 23 jours en 1950 ! Mais l'esprit coopératif semblait, assez étonnement, ne plus prévaloir. Les normaliens montbrisonnais de ces années-là consacrerent une partie du pécule dont ils bénéficiaient désormais au financement d'un voyage en groupe.

⁸ *Cahier-souvenirs des clubs de retraités de la Mutuelle Générale de l'Education Nationale*, 1992.

⁹ *Lire* : "Des instituteurs de la Loire au S.T.O. dans le III^e Reich 1943-1945", numéro spécial de *Village du Forez*, 1997.

Village de Forez, bulletin d'histoire locale du Montbrisonnais

Supplément au n°95-96 d'octobre 2003 – **ISSN - 0241-6786**

Siège social (abonnements) : **Centre Social de Montbrison**,
13, place Pasteur,
42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication** : Claude Latta.
- **Rédaction** : Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon.
- **Abonnement et diffusion** : André Guillot.
- **Comité de rédaction** : Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, Francis Goutorbe (+), André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Sophie Sagnard-Lefebvre, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2003

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire,
Saint-Etienne.